

Notice

Les Heures Italiques

« Lorsque j'ai senti sur ma gorge le fil de la lame du sabre d'abattis, je me suis dit : « J'aurais dû essayer, vraiment essayer, d'être meilleur. » » Ces mots qui ouvrent le roman plongent le lecteur dans le feu de l'action d'un univers aux couleurs crépusculaires. Les heures italiques sont les heures qui précèdent le coucher du soleil. Menacé de mort, durant ces quelques instants qui pourraient être le soir inattendu de sa vie, Manuel pense à l'homme qu'il aurait pu être. Le ton est ainsi donné : le roman explore la vie des hommes, relate leurs aventures, fait partager leurs espoirs, leurs aspirations et leurs renoncements.

Dans ce roman bouleversant, d'une incroyable force, sombre souvent et beau comme un crépuscule, le lecteur découvre des personnages en proie à leurs rêves, à leurs déchirures, choisissant d'accomplir librement leur destin ; les histoires vagabondent comme en une promenade où l'on rencontre des gens dont le parcours singulier semble sans rapport avec les pages lues précédemment. Sur les pas de Manuel, dont les voyages et les lectures organisent le récit, le lecteur croise Roger, Daniel lors de son procès, Moueaou qui vit dans un squat près de la mangrove, dans une « Venise posée sur la boue », et qui échappera à la fatigue par l'écriture et par le choix résolu du départ ; le lecteur suit Camille, Léa, Yassar, le vieillard obstiné mais attachant qui attend le bateau qui viendra le chercher et conte des histoires à Victor, l'enfant à l'esprit vif, cloué dans un fauteuil. A Sarajevo, la ville cousine de Nouméa, entourée de collines, ce sont d'autres rencontres : Fakan, Niazz et Yuka, un adolescent terré dans une bibliothèque et coupé de tout, comme mort au monde après la guerre. Car l'horrible conflit qui a ravagé Sarajevo ne se lit pas seulement sur les murs de la ville, il s'inscrit aussi dans les âmes. C'est ainsi que l'on découvre Lida, mystérieuse, énigmatique, dont le destin tragique est révélé dans une page inoubliable et terrifiante où le suspens va croissant. Après s'être montré remarquable portraitiste, Nicolas Kurtovitch dévoile ici toute sa maîtrise de l'art du récit.

Construit comme un patchwork déroutant, le roman suit son fil directeur. Des interrogations sur la condition humaine s'enchevêtrent dans le tissu du texte, lui conférant une dimension universelle. A la manière des textes antiques, la question de l'homme est posée. La lecture des carnets de Moueaou ponctue le récit comme les interventions du chœur dans le théâtre grec, portant ainsi à son plus haut point l'interrogation sur la fatigue, la volonté, le désir de vie et le désir de mort. Le thème du voyage est au cœur de l'œuvre, voyages de Nouméa en brousse, de Pondichéry à Sarajevo, voyages dans le temps par le souvenir ou par de fugitives anticipations, voyages par les histoires que l'on conte, voyage symbolique surtout qui mène au cœur de l'homme. Les Heures Italiques se lisent comme L'Odyssée : chaque chapitre est un chant où se décline la définition de l'homme, où s'expose la relation de l'homme au lieu qu'il habite, au lieu que la bonté rend beau ou dont l'anéantissement de l'humain en l'homme fait un enfer. Chaque chapitre explore les multiples combinaisons qui mêlent l'amitié, l'amour et la famille. Les personnages tour à tour apportent leur réponse à l'épineuse question de la volonté et du bonheur. Manuel parviendra-t-il à sauver Lida de la police et d'elle-même? Les personnages, aspirés par leur gouffre intérieur, parviendront-ils à se réaliser et, comme dans le rêve du tailleur, à trouver beau le jardin de leur vie au coucher du soleil? Les Heures Italiques, par leur volonté de peindre le monde ont cette résonance universelle des vrais textes littéraires. C'est un grand roman que nous offre à lire aujourd'hui Nicolas Kurtovitch.

Florence Rouillon